

magazine chrétien des droits de l'homme

HUMAINS

numéro 31 / octobre-novembre-décembre 2023

www.acatfrance.fr

ABUS DE POUVOIR

COMMENT LES CHRÉTIENS LUTTENT



EUROPE

Reconnaître
la peine de mort
comme un acte
de torture

PLAIDOYER

Femmes
et défenseures,
la triple peine

ACAT
france

DROITS HUMAINS

« CHACUN COURT
LE RISQUE DU DÉNI »

ENTRETIEN AVEC **ÉDITH TARTAR-GODDET**, psychologue clinicienne et psychosociologue
PROPOS RECUEILLIS PAR **LINDA CAILLE**, rédactrice en chef adjointe d'*Humains*.

Comment des individus éduqués peuvent-ils un jour faire des choses insensées, tout cela parce qu'un guide ou un accompagnateur spirituel le leur a ordonné ? Comment peuvent-ils faire taire leur esprit critique ? Nous pouvons tous être victimes, tant l'esprit humain est manipulable. L'actualité montre que les Églises et les communautés religieuses sont des lieux à risque.



18 Selon vous, nous sommes tous responsables de la permanence des situations d'abus en famille, en association ou en communauté. Comment alors lutter contre le déni et la banalisation du mal ?

Édith Tartar-Goddet : L'individu doit manifester une vigilance permanente et discerner que ce qu'il voit et entend correspond à son éthique de respect. Une éthique personnelle de responsabilité, c'est questionner ce que l'on fait en fonction de ce qui est juste pour soi. L'éthique se distingue de la morale, qui concerne la collectivité. L'éthique, chacun la construit en permanence. Je ne suis jamais sûre d'être sur le bon chemin, je peux dévier. Nous pouvons tous nous laisser anesthésier par le fonctionnement d'une organisation comme une paroisse ou une association. Refuser, ne pas voir les dysfonctionnements, c'est humain ; mais, si on les voit, alors on doit se positionner. Chacun court le risque du déni, c'est-à-dire ne pas reconnaître ce que l'on a vu, ou de l'indifférence, donc ne pas réagir. Notre vigilance doit être interrogée. Je crois que si la violence existe dans les Églises, c'est bien pour que les fidèles restent vigilants et ne se satisfassent pas de l'entre-soi. La violence surgit pour alerter les fidèles sur le confort dans lequel ils risquent de s'installer en Église.

Les chrétiens sont-ils plus disposés que d'autres à mettre leurs responsables sur un piédestal ?

É. T.-G. : En France, nous restons dans une société très hiérarchisée, au sein de laquelle la parole de l'expert est une parole admirée, attendue, reconnue et qui développe chez



ceux qui écoutent une attitude de confiance a priori. C'est étrange ! C'est le résultat de siècles de pouvoir de la royauté et de l'Église catholique – les deux étaient liés. Le fidèle, comme le citoyen ou le consommateur, a tendance à suivre et à tout accepter. Même les protestants ont perdu leur culture de résistance au conformisme ambiant. Dans ce contexte, c'est facile de laisser une personne prendre le pouvoir et dominer l'Église parce qu'elle est intellectuellement brillante, fait réfléchir et est dévouée à la communauté ; c'est au moins ce qu'elle laisse croire le plus longtemps possible. Pour moi, il s'agit

de phénomènes d'emprises dans lesquels les chrétiens se laissent prendre (*lire nos « Fondamentaux », p. 16*).

En France, les Églises ont-elles perdu leur crédibilité dans la lutte contre les abus de toutes sortes ?

É. T.-G. : La violence fait malheureusement partie des relations humaines. Dans une société mutante comme la nôtre, dans laquelle l'individu s'autoconstruit, cette violence liée à la toute-puissance humaine s'installe de plus en plus fréquemment dans les Églises. La figure exemplaire dans notre société, ce n'est pas la personne névrosée qui s'interroge tout le temps, c'est l'homme puissant qui sait et a raison sur tout. Voilà la figure développée par la société de consommation. Ce qui pose problème, c'est le silence sur les faits ou de vouloir faire taire ceux qui parlent. La faute est là à mon avis, et quand les Églises se conduisent de cette manière, elles ne sont plus crédibles. Que le travail de la commission Ciase (*lire encadré*) ait été médiatisé et que les associations de victimes

Un problème systémique

Créée en 2018, la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église catholique (Ciase) a enquêté pendant deux ans et demi sur des violences sexuelles commises par des membres du clergé sur des enfants et des adultes depuis 1950. En octobre 2021, elle a rendu son rapport : 485 pages et 2 500 annexes qui regroupent chiffres, témoignages et recommandations pour réformer l'Église catholique et mettre fin au phénomène « systémique » des violences sexuelles.

aient été entendues, cela fait contrepoids à la décredibilisation de l'Église catholique. Nous avons besoin de ce travail de différenciation entre le Bien et le Mal. Ce travail de vigilance, toutes les Églises en ont besoin, et c'est un travail complexe.

Dans votre dernier livre, vous expliquez que le conflit est une bonne chose, en distinguant conflit et violence. Pourtant, lorsqu'un scandale émerge, par exemple dans une Église, l'unité doit être protégée. Quelle différence faites-vous entre le conflit et la division ?

É. T.-G. : Je distingue le conflit de la violence. Le conflit est une manière de communiquer avec l'autre sur le mode du désaccord, de l'opposition ou de la provocation. Le conflit fait partie des relations humaines, y compris dans les relations de couple ou entre parents et enfants. Le conflit qui s'exprime sous la forme du désaccord, dans le respect des personnes, a sa

place dans les relations, tout comme les interactions bienveillantes et attentives. Dans le conflit, une victime sent quand elle a pu discuter et être accueillie par l'autre qui n'a pas le même avis. En revanche, le conflit peut déboucher sur une division, qui a quelque chose à voir avec la violence, puisqu'elle veut détruire des personnes psychiquement ou bien détruire des relations, ou le fonctionnement d'un groupe. Dans ce cas, les victimes sentent la différence entre conflit et violence : elles peuvent être pétrifiées par la violence des propos, des gestes ou des attitudes. Soit elles implorent, soit elles explosent. Si l'entourage est attentif, il voit la différence. Cette violence est inacceptable dans tous les lieux, il faut la traiter ou la prévenir.

Les Églises sont-elles alors des lieux comme des partis politiques, des ONG ou des associations de loisirs ?

É. T.-G. : On vient à l'église parce que l'on est en quête spirituelle et donc on se met en position d'ouverture, d'humilité. Les personnes qui commettent des actes de violence dans les Églises savent que les fidèles y sont vulnérables (*lire p. 28-29*). Elles cherchent à entrer pour ensuite agir librement et de manière inappropriée. C'est le risque de l'Église et personne ne le dit. Être en confiance dans l'Église n'est pas un acquis au long cours, cela se construit. En Église, en groupe, dans une communauté, chacun a à répondre de ce qui se passe autour de lui. ♦



Pour aller plus loin

Quand la toute-puissance s'invite dans l'Église, d'Édith Tartar-Goddet, Olivétan, 2020, 234 p., 16 €.

MANIPULATION

L'EMPRISE ET
SES CONSÉQUENCES

TEXTE ANNE LÉCU, religieuse dominicaine et médecin en milieu carcéral

L'abus commis dans un contexte religieux atteint le plus profond de l'être humain. Cette trahison prive la victime du sens qu'elle donne à son existence, la désoriente et la fait paniquer. Anne Lécu décrit l'emprise possible au cœur d'une vie « spirituelle ».

20 **J**e ne pratique pas d'accompagnement spirituel, pour la simple et bonne raison que je n'y suis pas formée, et que la qualité de « religieux » ne donne aucune espèce de compétence pour pratiquer cet exercice très délicat qui consiste à se tenir un pas derrière, dans la compagnie d'un autre qui tente de mettre en cohérence sa vie au nom de l'Absolu qu'il cherche, et devant Lui. Ceci étant, qu'est-ce que l'emprise et qu'est-ce que la vie « spirituelle » ?

RÉORDONNER LES COORDONNÉES DE L'EXISTENCE

Dominique Salin, jésuite, a abondamment montré que la question de la « spiritualité » est finalement très contemporaine. Avant la Première Guerre mondiale, on parlait de dévotion ou de piété. Un philosophe contemporain, Jan Patočka, voit la naissance de la vie spirituelle quand quelqu'un commence à questionner ce qui auparavant allait de soi : les situations problématiques et le bouleversement qu'elles créent, faute de réponses toutes faites, jusqu'à la conviction qu'« on ne peut pas vivre comme cela ! » sont le principe de la vie spirituelle. La vie spirituelle naît donc dans quelque chose comme un retournement, qui peut passer inaperçu. Ce peut être la découverte d'une passion pour la musique dont quelqu'un, un jour, décide de faire sa vie : « Je ne peux pas vivre sans cela. » Ce peut être le sacrifice de son confort pour un engagement plus vaste, au nom de convictions écologiques et de l'urgence à préserver l'environnement pour ceux qui nous suivront. Ce peut être aussi un choix religieux, quelle que soit sa forme, d'ailleurs, mais au nom d'une conviction qui est toujours celle-ci : « Je ne peux plus vivre comme avant, je ne peux plus vivre sans cela. »

Pour les chrétiens, la rencontre de la figure du Christ, une fois qu'elle a eu lieu, a quelque chose de cette couleur. Et parce qu'elle devient à son tour absolu, elle réordonne les coordonnées de l'existence autour d'un acte de foi

souvent vulnérable : « Je crois, viens en aide à mon incrédulité. » (Marc 9, 24) L'accompagnement spirituel, quelle que soit sa forme, se tient dans ce lieu-là, profondément intime – le plus intime, peut-être –, le lieu de notre plus grande liberté et de notre plus grande vulnérabilité, car c'est là que l'on se fie, sans filet, à la parole d'un autre, plus insaisissable que le vent.

PRENDRE LE POUVOIR
SUR LE PLUS INTIME DE L'AUTRE

Comprendre le processus de l'emprise est nécessaire, car c'est parce qu'il y a emprise qu'il y a abus de pouvoir, atteinte au bien ou à la personne, abus sexuel, ou viol. Il s'agit d'assujettissement. Il peut être discutable de parler d'abus spirituel, puisque l'emprise est en soi de nature spirituelle, en ce qu'elle vise à prendre le pouvoir sur le plus intime de l'autre, son corps, sa liberté, son identité et sa conscience. Le processus de l'emprise a été très bien décrit, par exemple par Jean-Pierre Jouglà⁽¹⁾. Il s'agit de l'exercice d'un pouvoir

« C'est l'emprise qui rend vulnérable, et non la vulnérabilité qui conduit à l'emprise. »

totalisant voire totalitaire qui conduit un conducteur déviant (un gourou) à rassembler entre ses mains la totalité des pouvoirs temporels, nécessairement séparés dans une démocratie (les trois pouvoirs normatif, exécutif et judiciaire), au nom de l'autorité absolue qu'il est censé détenir d'un pouvoir



Anne Lécu a soutenu en 2010 une thèse de philosophie pratique sur les soins en prison. Elle est coautrice avec Bertrand Lebouché de l'ouvrage *Où es-tu quand j'ai mal*, publié en 2005 aux Éditions du Cerf.



Pour aller plus loin « Du spirituel et du psychologique », de Dominique Salin, dans *Études* N° 4182, février 2013.

21

spirituel. La confusion de ces trois pouvoirs entre les mains d'un seul (ou d'un petit groupe) lui donne une légitimité qui rend impossible toute remise en question à l'intérieur du groupe. C'est parce que le chef est investi du pouvoir absolu découlant du cumul qu'il est paradoxalement légitime aux yeux des membres du groupe de nature sectaire ! Autrement dit, et pour prendre le raisonnement à rebours, toute personne qui est investie d'un pouvoir spirituel – un prêtre, un pasteur –, toute personne « instituée » au nom d'une autorité spirituelle doit redoubler de vigilance, car elle peut insidieusement glisser dans un abus de pouvoir destructeur pour autrui.

RECONNAÎTRE LES SIGNES

Certaines expressions pourraient nous alerter sur un danger d'abus de pouvoir dans un cadre spirituel, lorsqu'une personne s'interroge en vérité sur le plus intime de sa vie : « Dans ce groupe, on peut vivre sa foi comme nulle part ailleurs », « Cette communauté, c'est ma nouvelle famille », « Sens-toi libre », « L'Esprit saint me dit que... ». Dom Dysmas, prier général de la Grande Chartreuse, rapporte la confiance d'une personne qui a la bonne idée de répondre : « Dis "je" au lieu de "l'Esprit saint". »

L'emprise commence toujours par une relation de confiance et par une phase de séduction : le groupe ou l'accompagnateur paraît exceptionnel, brillant, entouré de personnes magnifiques. C'est l'emprise qui rend vulnérable, et non la vulnérabilité qui conduit à l'emprise. Après la phase de

séduction, de *love bombing*, un isolement progressif commence, sous des prétextes anodins : « Tu es un être à part, tu as besoin de recul. » Puis, petit à petit, la personne victime va être affaiblie, par de multiples exercices de piété ou d'ascèse, ou encore une activité débordante qui ne lui laisse pas le loisir de réfléchir à ce qui lui arrive, tout cela au nom de l'obéissance ou d'un idéal à atteindre, réservé aux âmes d'élite – le tout accompagné d'un enseignement doctrinal qui enracine ces convictions d'être « à part ». À ce moment-là, émettre une critique, c'est pécher, c'est être coupable, dangereux, puni. Il n'est plus possible de douter et de penser, sauf à fuir ou être banni.

Au nom de la foi, l'emprise est un abus de pouvoir spirituel en ce qu'il conduit à détruire entièrement la personne qui la subit ; détruire sa conscience, sa liberté et parfois, même, la conduire au suicide ou la tuer (*lire p. 16*). Les drapeaux rouges existent, il nous faut ouvrir les yeux pour les voir. « Ce que le sens commun et les gens normaux refusent de croire, c'est que tout est possible », écrivait Hannah Arendt⁽²⁾. ◆

(1) Jean-Pierre Jouglà est avocat honoraire et ancien vice-président de l'Unadfi. Avec son épouse Sonya, psychologue clinicienne, il a été à l'initiative du diplôme universitaire « Emprise sectaire et processus de vulnérabilité ».

(2) Le Système totalitaire, d'Hannah Arendt, Seuil, Points Essais, 2002.

DE L'OBÉISSANCE À LA DÉSOBÉISSANCE

RÉSISTER, UNE
ATTITUDE LÉGITIME

TEXTE MARIE-RÉGINALD LAFUMA, théologienne ET GILLES BERCEVILLE, théologien.
Les deux auteurs sont rattachés à l'Institut catholique de Paris.

L'obéissance est une notion incontournable pour les chrétiens, en référence au Christ qui obéit au Père jusqu'à la mort. Dans le livre de la Genèse, la désobéissance est la source du péché et de la déchéance de la condition humaine. Si, pour les fidèles, la question de l'obéissance à Dieu est un fait, celle de l'obéissance à ses ministres en est un autre.

22 L'unité des communautés et de toute l'Église apparaît aux chrétiens comme la réalité la plus sainte, demandée par Jésus à ses disciples, et pour eux au Père : « *Ce que je vous commande c'est de vous aimer les uns les autres (...) Père... qu'ils soient un comme nous sommes un.* » Au service de l'unité, un disciple de Jésus devrait être prêt à aller jusqu'à donner sa vie à la suite de son maître. Après avoir demandé à Pierre de « *paître ses brebis* », Jésus lui fait entrevoir jusqu'à quelle forme d'assujettissement le conduira ce service de l'unité : « *Quand tu étais jeune, tu nouais ta ceinture et tu allais où tu voulais ; lorsque tu seras devenu vieux, tu étendras les mains et c'est un autre qui nouera ta ceinture et te conduira là où tu ne voudrais pas.* » (Jean, 15, 12; 17, 11; 21, 18) On comprend alors la valorisation de la vertu d'obéissance dans les traditions chrétiennes. Il en résulte une difficulté à comprendre et à accepter une attitude qui lui semble contraire : la résistance – aux orientations communautaires, aux supérieurs des communautés.

L'ÉPREUVE DU FACE-À-FACE

Et pourtant, au sein même des communautés, la résistance à l'égard de ceux qui exercent l'autorité, à l'égard des tendances collectives, n'est-elle pas aussi parfois requise par la fidélité au Christ ? Évidemment oui et, sur ce point, l'Évangile, dont on vient de voir l'importance qu'il donne à l'unité et à l'obéissance, ne nous laisse pas non plus sans ressource. Partons de l'Évangile selon Matthieu.

Nous y voyons Jésus donner forme à travers un enseignement varié à la communauté de ses disciples : il leur enseigne la foi et la prière, l'esprit de service et le pardon, les exigences de la mission. Or, une lecture attentive nous révèle qu'il les initie aussi à une pratique de la résistance au sein même

des communautés, à l'épreuve d'un face-à-face où les avis se heurtent et opposent les personnes, éventuellement les simples membres à leurs responsables. Cela ne ressort-il pas clairement de la rencontre du Christ avec la Cananéenne ? (Matthieu 15, 21-28)

L'épisode se situe entre les deux récits de multiplication des pains. Jésus se retire en terre païenne. Voici qu'une femme, une Cananéenne, vient à sa rencontre et lui demande la guérison de sa petite fille, cruellement possédée par le démon. Jésus réagit de manière étonnante : contrairement à son comportement ordinaire, il ne répond rien à celle qui est en détresse. Les disciples interviennent : qu'il mette fin à ses cris ! Jésus répond de manière très solennelle, en se réclamant de l'autorité divine elle-même : il n'a été envoyé qu'aux brebis d'Israël. La femme vient se prosterner devant lui. Jésus répond qu'on ne jette pas le pain aux chiens ! De l'intelligence et du cœur de la Cananéenne jaillit alors cette trouvaille : va pour le pain, elle ne demande que les miettes, ces miettes dont on nous a dit à la fin du récit de la multiplication des pains qu'il en restait des paniers pleins. Jésus loue alors la foi de la Cananéenne et l'exauce.

NOUER UN DIALOGUE EN REFUSANT DE SE TAIRE

La Cananéenne s'est vu opposer le cœur fermé des disciples et la soumission de Jésus à ce qui apparaissait comme la volonté du Père. Elle n'a pas cédé. Elle a fait face. Elle a rebondi merveilleusement, sans arrogance, mais avec détermination. Cette confrontation lui a permis de donner le meilleur d'elle-même, tout son amour et sa foi, et à Jésus d'anticiper un salut qu'il voulait non seulement pour les « *foules* » d'Israël (Mt 14, 14), mais pour la « *multitude* » des humains (Mt 26, 28).



La résistance de la Cananéenne est donnée en exemple. Elle s'oppose aux préjugés des disciples, et même à un ordre qui semblait venir de Dieu. Elle provoque un conflit, un redoublement de cris et de hurlements. Mais elle instaure aussi, à travers cette situation pénible, une relation vraie entre Jésus et elle. Une relation d'humain à humain, d'écoute mutuelle, de recherche sinueuse du bien, qui ne ferme pas les yeux sur les difficultés, mais s'y attaque et finit pas les surmonter, qui assume les tensions lourdes, sans agressivité, mais aussi sans rien céder de l'essentiel de ses propres convictions.

Le dialogue noué à travers le refus de consentir et de se taire qu'a opposé la femme de Canaan au comportement et aux paroles de Jésus, n'a-t-il pas fait éclore – pour elle comme pour lui – quelque chose de comparable à « *ce nouveau sens jailli des plus profonds abîmes de notre détresse* » dont parlait l'autrice Etty Hillsum au camp de Westerbork? →

Résistant au
régime hitlérien

Pasteur et théologien protestant allemand, Dietrich Bonhoeffer s'est opposé à l'influence nazie dans les Églises protestantes de son pays. Il est mort à 39 ans, pendu par les nazis dans le camp bavarois de Flossenbürg. Son influence intellectuelle est déterminante. Aujourd'hui, sa personne et sa pensée intéressent à nouveau, dans le cadre d'une foi en dialogue avec un monde sans Dieu.



© DR

→ Dans le même contexte historique que celui de cette dernière – la détresse créée par la férocité nazie et la Guerre mondiale –, Franz Jägerstätter a laissé le témoignage de sa résistance, en opposition à un régime politique mortifère, mais aussi à contre-courant de sa communauté ecclésiale.

REFUSER DE REJOINDRE LA PRUDENCE

En 1938, à la veille du referendum organisé pour entériner l'annexion de leur pays par les nazis, les évêques d'Autriche diffusaient une déclaration officielle reconnaissant « avec satisfaction que le mouvement national-socialiste avait fait et continuait à faire des choses remarquables sur le plan de la reconstruction sociale et économique, ainsi que dans le domaine des politiques sociales pour le Reich et le peuple allemand... »

Cinq ans après cette déclaration qu'il considérait comme une nouvelle trahison de Judas, le 1^{er} mars 1943, Franz Jägerstätter, un paysan autrichien catholique, se présente aux autorités militaires nazies et leur déclare qu'il refuse de servir dans l'armée parce qu'il rejette le

24 « Pour triompher, le mal n'a besoin que de l'inaction des gens de bien. »

Edmund Burke, homme politique et philosophe irlandais

national-socialisme en raison de ses convictions religieuses. Il est conduit à Berlin, au même moment et dans la même prison que le théologien luthérien Dietrich Bonhoeffer. Le 6 juillet, le tribunal de guerre du Reich condamne Franz à la peine capitale. On envoie auprès de lui sa femme et le prêtre de sa paroisse. Le prêtre s'efforce une dernière fois de convaincre Franz de changer de position. De rejoindre la prudence de ses évêques et de ses proches. Fixant le prêtre, Franz lui dit :

Une vie cachée

La vie et l'engagement de Franz Jägerstätter ont été adaptés au cinéma en 2019 par le cinéaste américain Terrence Malick, sous le titre *Une vie cachée*.

Reconnu coupable de trahison par le régime hitlérien, Franz Jägerstätter est passible de la peine capitale.

Néanmoins, porté par sa foi et son amour pour sa femme, Fani, et ses enfants, Franz demeure un homme libre.



« Pouvez-vous m'assurer que je ne commettrai pas de péché grave en rejoignant les armées hitlériennes ? » – « Non, je ne peux pas t'assurer cela », lui répond le prêtre – « Donc je ne me rétracte pas », conclut Franz.

DEVENIR HUMAIN

« S'étant renoncé, librement, il a offert sa vie, gardant une conscience droite dans la fidélité à l'Évangile, et pour la dignité de la personne humaine », dira de Franz Jägerstätter quelque 70 ans plus tard le pape Benoît XVI. Ce qui avait été dénoncé par sa communauté comme entêtement absurde et présomptueux est finalement devenu pour elle inspiration et réconfort.

Il n'y a pas de vie humaine sans dialogue. C'est à travers celui-ci que « l'homme devient homme pour un autre homme », comme l'écrit le théologien Jürgen Moltmann. Il n'y a pas de dialogue vrai entre les personnes et dans les communautés qui ne fasse courir le risque du dissentiment et qui ne puisse donc conduire à l'épreuve de la résistance.

Les communautés chrétiennes reçoivent la tâche de former des disciples heureux de servir leurs sœurs et leurs frères, mais il leur revient aussi de former des membres capables de résister à leurs sœurs et à leurs frères, quand il en va de l'Évangile et de la dignité humaine. ♦

Podcast: Tu ne te tairas point

Pendant plus d'un an, en France, les journalistes Lila Berdugo et Salomé Parent-Rachdi ont rassemblé des témoignages de victimes qui accusent des rabbins de violences physiques et psychologiques. La plupart d'entre elles racontent

pour la première fois les traumatismes qu'elles ont vécus. À travers trois profils de rabbins prédateurs, l'enquête remonte jusqu'aux plus hautes instances du judaïsme en France, pour mettre au jour une omerta qui dure depuis de nombreuses

années et révéler les mécanismes de silenciation propre au judaïsme. Un travail remarquable d'investigation et d'écoute des victimes, produit par Paradiso Media et Slugnews, disponible sur toutes les plateformes d'écoute.



AGIR AVEC L'ACAT



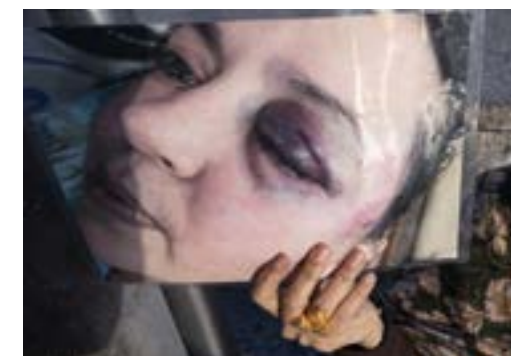
28
EN AVANT

Les Églises sont-elles crédibles ?

26

QUOI DE NEUF ?

Messages, infos, outils, idées pour militer



30

EN CAMPAGNE

Femmes et défenseuses, la triple peine



32

RETOURS SUR ACTIONS

Bonnes et mauvaises nouvelles à travers le monde

36

CULTURE

Nous aimons *Le Roi déçu – L'Exercice compliqué de la gouvernance*, de Marie-Laure Durand





LES ÉGLISES SONT-ELLES CRÉDIBLES ?

TEXTE CHRISTIAN KRIEGER, pasteur réformé, président de la Fédération protestante de France

Nos sociétés sécularisées ne font pas grand crédit aux Églises pour défendre les libertés. Elles sont souvent perçues comme conservatrices, donc plutôt opposées aux nouveaux droits accompagnant l'évolution des mœurs. Leur plaidoyer pour la liberté de conscience est ainsi perçu comme une revendication « pro domo », et non comme l'expression d'une vision de la société.

28 **C'**est oublier un peu rapidement que le protestantisme, dans son essence même, est porteur de la revendication de la liberté de conscience, sur laquelle s'érige toute pensée en faveur des droits individuels et des libertés civiles. Certes, pour Martin Luther, il s'agissait d'une conscience captive de l'Écriture, mais il revendiquait pour chacun le droit de lire et d'interpréter la Bible.

UN CONTEXTE DE CRISE

La crédibilité des Églises dans la défense des droits humains se complexifie encore lorsque leurs ministres ou dignitaires sont eux-mêmes auteurs d'abus et que des mécanismes visant à préserver l'image institutionnelle l'emportent sur le droit. Les révélations de l'ampleur des violences sexuelles perpétrées par des prêtres ou des dignitaires de l'Église catholique ont plongé cette dernière dans sa plus grave crise depuis la Réforme et ont ébranlé sa crédibilité au sein de la société française. C'est dans ce contexte que se pose aujourd'hui la question de la crédibilité des Églises.

L'assemblée générale de la Fédération protestante de France des 28 et 29 janvier 2023 a – sur la base d'un rapport sur les violences spirituelles et sexuelles dans le protestantisme, édité par la commission Éthique et Société – engagé la Fédération à intensifier sa lutte contre ce fléau. Quatre éléments soutiennent la crédibilité de cette démarche.

ÉCOUTER, ADMETTRE, NOMMER

Premièrement, la parole des victimes est essentielle à la lutte contre les violences sexuelles. L'affaire Harvey Weinstein et la vague #MeToo ont libéré la parole des victimes. Parce que



cette parole touchant à l'intime demeure difficile à énoncer, il est fondamental de l'accueillir avec empathie et respect. Accorder une primauté à la parole des victimes et en confier l'écoute à des tiers indépendants de l'institution sont des principes incontournables pour contribuer à libérer la parole et déjouer le protectionnisme institutionnel.

Deuxièmement, la vérité et la transparence sont nécessaires à toute crédibilité. On ne peut lutter contre les abus sexuels sans respecter ces principes. La commission Éthique et Société de la Fédération protestante de France (FPF) a voulu fonder son rapport sur des faits. L'enquête menée auprès des membres

de la Fédération n'ayant pas restitué un matériau suffisamment significatif, le choix a été fait d'ouvrir le rapport avec quatre témoignages. Ces exemples illustrent comment la dimension religieuse est un instrument de l'emprise exercée sur les victimes (*lire aussi p. 16 et p. 20-21*). Ils donnent à comprendre qu'on ne saurait réduire les abus ou violences sexuelles perpétrés en milieu ecclésial à un simple fléau sociétal. Avec ces témoignages, le rapport contribue à une réelle prise de conscience.

ANALYSER LES MÉCANISMES PARTICULIERS AU MILIEU RELIGIEUX

Troisièmement, parce que des mécanismes particuliers opèrent en milieu religieux, il est nécessaire de les analyser afin de mieux identifier les recommandations pour une action préventive. La commission Éthique et Société part du constat que, dans le rapport à l'autorité spirituelle, il existe une irréductible asymétrie. L'accompagnement spirituel



La Fédération protestante de France a publié un rapport sur les violences spirituelles et sexuelles dans le protestantisme. Elle s'appuie sur celui-ci pour identifier, nommer et lutter contre ces violences et les abus de pouvoir.

conjuguer ce risque, le Conseil presbytéral, lieu de régulation collégiale de la vie d'une église locale, doit assumer sa position vis-à-vis du pasteur. Il constitue un atout dans la lutte contre les violences spirituelles et sexuelles. Sa vigilance doit discerner les personnes développant un comportement de toute-puissance susceptible de faire subir à autrui des violences spirituelles.

METTRE EN ŒUVRE UNE POLITIQUE DE PRÉVENTION

29 Quatrièmement, il n'y a pas de crédibilité sans action concrète. Les paroles, fussent-elles prophétiques, ne suffisent pas. Pour être crédibles, elles doivent s'incarner. Dans sa lutte contre les violences sexuelles, le protestantisme doit dépasser le déclaratif et engager l'action. La FPF travaille en ce sens à trois projets : mener une action de sensibilisation sur les violences sexuelles auprès de ses membres, en proposant des formations pour mieux appréhender leur réalité, le développement de mesures préventives et la promotion de bonnes pratiques d'accompagnement des victimes ; élaborer et proposer à ses membres un code de déontologie pour les ministres ; mettre en place un numéro d'appel pour victimes de violences sexuelles afin de leur prodiguer un accueil, une première écoute, du conseil, et encourager ou accompagner le dépôt de plainte. Mais une telle plateforme d'appel peut-elle être crédible si la parole accueillie

suppose une profonde confiance et la reconnaissance d'une autorité. Or, l'accompagnateur peut abuser de cette position d'autorité reconnue, développer une emprise et prendre le pouvoir sur une personne ou sur une communauté, diriger les consciences, abuser des biens ou des corps.

Cet abus d'autorité peut prendre différentes formes : incarnation charismatique de la fonction pastorale, exercice autoritaire du ministère... Le rapport de la Fédération situe cet abus de pouvoir dans l'ensemble plus vaste des violences spirituelles, l'associant aux enfermements irrespectueux de la personne que la parole de l'autorité spirituelle peut occasionner. Pour

n'aboutit à aucune mesure ? N'est-il pas nécessaire qu'en cas de dépôt de plainte contre un pasteur, l'Église prononce sa suspension à titre conservatoire de l'exercice de ses fonctions ? Cette mesure fait débat au sein de la Fédération protestante de France. L'organisation des finances et celle de l'autorité décisionnaire la rendent difficilement envisageable. Il en va pourtant de la crédibilité du dispositif. La recommandation votée par l'assemblée générale de la FPF fixe un cap. Le protestantisme français est engagé dans une lutte contre les violences sexuelles. Malgré les difficultés à surmonter, sa mobilisation collective sera un gage supplémentaire de crédibilité. ♦